Le temps et l'espace comme catégories d'analyse chez les historiens et les géographes québécois (1984-2002)

Claude Bellavance et Marc Saint-Hilaire

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1328>
DOI : 10.4000/abpo.1328
ISBN : 978-2-7535-1492-8
ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2003
Pagination : 37-52
ISBN : 978-2-86847-933-4
ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Claude Bellavance et Marc Saint-Hilaire, « Le temps et l'espace comme catégories d'analyse chez les historiens et les géographes québécois (1984-2002) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 110-4 | 2003, mis en ligne le 20 décembre 2005, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1328> ; DOI : 10.4000/abpo.1328

Le temps et l'espace comme catégories d'analyse chez les historiens et les géographes québécois (1984-2002)

Claude BELLAVANCE

Professeur d'Histoire contemporaine
Centre interuniversitaire d'études québécoises
Université du Québec à Trois-Rivières

Marc SAINT-HILAIRE

Professeur de Géographie
Centre interuniversitaire d'études québécoises
Université Laval

L'espace et le temps sont deux dimensions fondamentales de l'expérience humaine. Cela est vrai à l'échelle des individus comme à celles des sociétés dans leur ensemble. Pour en rendre compte, les chercheurs en sciences sociales utilisent une véritable batterie de concepts : territoire, historicité, spatialité, cycles, réseau, temporalité, milieu, périodisation, durée, territorialité, irréversibilité, environnement, mémoire, espace vécu, lieu de mémoire, échelle, conjoncture, diffusion, changement, etc. Rarement, un auteur se contente de fixer simplement le cadre spatio-temporel de son étude sans que ne se pose le problème des dynamiques spatiales et/ou temporelles. Que sa démarche soit strictement empirique, ou que son approche soit plus analytique, l'historien sait bien que le temps n'est pas un donné, que sa problématique sera fondée largement sur l'élaboration d'une périodisation ; de la même manière, le géographe est conscient que l'espace est toujours à reconstruire, que les échelles d'observation font en quelque sorte partie de son objet. D'autre part, les mots de l'histoire et ceux de la géographie circulent entre les disciplines et avec eux des modes d'appréhension qui contribuent au renouvellement des analyses. Ces échanges sont souvent modestes, voire presque inconscients. Au fil des ans, ils modifient les façons de poser les questions et les manières d'y répondre. Quelquefois, ils prennent une tournure plus organisée et s'ordonnent autour d'un objet commun sous la forme d'échanges interdisci-

plinaires bien définis, voire au sein d'équipes de recherche formellement constituées. Le processus d'interfécondation s'en trouve accéléré laissant parfois des traces profondes dans l'historiographie.

Notre objectif ici est de vérifier dans quelle mesure la recherche sur le changement social et culturel dans la société québécoise a intégré l'espace et le temps comme catégories d'analyse fondamentales. Bien que nous ayons tenté d'établir un large champ d'investigation, nous ne cherchons pas à couvrir l'ensemble de la production historiographique québécoise des dernières décennies. Concrètement, notre démarche nous conduit à examiner le contenu des deux principales revues québécoises consacrées à l'histoire et à la géographie entre 1984 et 2002¹. Nous sommes aussi attentifs aux grands projets de recherche qui ont marqué les rapports qu'entretiennent ces deux disciplines entre elles et avec les autres secteurs des sciences sociales et humaines. Enfin, cet article devrait contribuer à mieux situer et à interpréter un courant de l'historiographie québécoise contemporaine dont l'une des originalités consiste à être fondé sur des échanges interdisciplinaires soutenus associant principalement, mais non exclusivement, l'histoire et la géographie.

L'espace des historiens québécois

***Le corpus et les traitements*²**

Le choix de la *Revue d'histoire de l'Amérique française (RHAF)* s'imposait d'emblée pour cerner la production historiographique québécoise

1. Il nous faut faire deux remarques générales avant de poursuivre. 1- À notre connaissance, l'exercice auquel nous nous sommes livrés n'a encore jamais été tenté. Certes, dans le cas de l'histoire, nous disposons de plusieurs excellents bilans historiographiques. Toutefois, ces bilans couvrent presque toujours des champs spécifiques (l'histoire de la santé et l'histoire urbaine, par exemple). On peut penser aussi à un bilan réalisé en 1997 et qui portait sur l'évolution du grand secteur de l'histoire sociale au Québec depuis le début des années 1960. Nous les avons tous consultés avec profit, mais la question de l'espace dans l'historiographie québécoise y est soit absente, soit très marginale. Quant aux index thématiques décennaux, ils ne nous ont pas été utiles. Ils ne couvrent pas les années récentes et surtout, la grille utilisée ne permettait pas répondre aux questions qui étaient les nôtres. Bref, il nous fallait faire du neuf. 2- Nous avons emprunté deux approches complémentaires pour atteindre nos objectifs. D'abord, la lecture des textes eux-mêmes (nous reviendrons plus loin sur les questions de méthodes concrètes) nous a permis de nous familiariser avec les contenus des textes et de voir comment l'espace et le temps s'y trouvent appréhendés. Mais après en avoir consulté un certain nombre, il nous est apparu essentiel d'asseoir notre analyse et nos interprétations sur des éléments précis et de faire un traitement le plus homogène possible de nos corpus. Sinon, nous risquions de dresser un simple catalogue ou de ne donner que des morceaux choisis (qui plus est, des morceaux choisis plus ou moins arbitrairement). Le présent article associe donc la présentation de quelques exemples et de faits saillants tels qu'ils nous sont donnés par la mise en série d'indicateurs relativement simples et dont le nombre, compte tenu notamment de l'espace qui nous est imparti, est limité.

2. Nous voulons remercier chaleureusement Martine Tremblay et Caroline Coulombe qui nous ont assistés pour la cueillette et certaines étapes du traitement de l'information (*RHAF*). Martine Tremblay a assuré, en outre, l'essentiel du classement thématique des articles pertinents.

contemporaine. La *RHAF* occupe, en effet, une place sans équivalent au sein de la communauté historique nationale³. De plus, la revue est liée organiquement à l'Institut d'histoire de l'Amérique française (IHAF), le lieu d'affiliation professionnelle par excellence des historiens québécois et l'une des principales instances de consécration dans cette discipline au Québec, voire dans le Canada francophone⁴. Le corpus initial comprenait les 228 articles et 36 bilans historiographiques parus depuis 1984⁵. Il a été traité de la manière suivante⁶. Nous avons d'abord procédé à une lecture attentive du résumé, de l'introduction et de la conclusion et nous avons parcouru les sections restantes de ces articles et bilans, en prêtant une attention particulière aux figures, cartes et tableaux. Nous avons ensuite lu intégralement les textes qui paraissaient susceptibles d'inclure la dimension spatiale dans la problématique (environ le tiers des 264 textes du corpus). Trois variables ont été créées pour le traitement de la spatialité. La première signale simplement la présence ou non de cartes dans les textes. La deuxième est plus qualitative, elle est consacrée au degré d'intégration de la spatialité. Une troisième variable rend compte de l'échelle d'observation. Enfin, les textes (70) qui intégraient la dynamique spatiale dans leur problématique ou dans la construction de l'objet ont été soumis à une analyse plus fine pour être classés selon une grille thématique (voir plus loin).

L'usage de cartes et l'échelle d'observation

La carte est un outil de représentation couramment utilisé par les historiens québécois. Environ un article (ou notes de recherche⁷) sur cinq parus entre 1984 et 2002 en comporte au moins une. Il s'agit généralement de simples cartes de localisation qui visent à fixer dans la mémoire du lecteur le territoire à l'étude, sa place précise dans un espace plus large (par

3. Il existe, bien sûr, d'autres excellentes revues, mais aucune ne couvre l'éventail complet de la recherche historique sur le Québec et le fait français en Amérique du Nord depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours. Rappelons que la *RHAF* a été fondée en 1947 par Lionel Groulx et qu'elle est publiée depuis quatre fois l'an. Elle comporte des articles, des notes de recherche, des notes critiques et des comptes rendus d'ouvrages sur le Québec et l'Amérique française. On y trouve également la bibliographie de l'Amérique française.

4. Lors de son congrès annuel, l'IHAF décerne plusieurs prix prestigieux, dont les prix Groulx (meilleur ouvrage sur le Québec et l'Amérique française) et Frégault (meilleur article paru dans la *RHAF*).

5. Le dernier numéro paru au moment où cette recherche a été menée est le vol. 56, n° 2 (fin 2002). Le corpus initial comportait quelque 289 textes. Après examen des contenus, nous avons décidé de ne pas retenir les notes critiques (25 textes).

6. En plus des dimensions dont il est fait mention ici, notre base de données comportait les rubriques bibliographiques usuelles (auteur, titre, numéro de la revue, etc.) ainsi que les informations recueillies dans le répertoire informatisé *America History and Life* (mots-clés, résumé et période couverte).

7. La note de recherche peut être considérée comme un court article axé sur les aspects méthodologiques d'une recherche en cours ou sur ses résultats préliminaires. Pour faciliter la lecture, nous assimilerons désormais cette catégorie de texte aux articles.

Figure 1 – La présence de cartes dans les articles de la RHAF entre 1984 et 2002

exemple, une ville ou une région dans l'ensemble québécois), le contour de ses frontières (le tracé de comtés, de quartiers urbains, ou de toutes autres subdivisions administratives), etc. Des cartes d'époque sont quelquefois reproduites dans les articles. Elles ont aussi souvent pour objectif de situer le territoire à l'étude. Mais à l'occasion, elles peuvent être traitées comme un document historique. Elles donnent alors non seulement accès à des informations précieuses, mais aussi à tout l'univers des représentations spatiales de ses concepteurs, voire de la société dans laquelle ils vivaient. Dans la pratique toutefois, nous n'avons repéré que très peu de cas où l'auteur analysait les représentations de l'espace à partir d'une carte ancienne. La présence de ce type particulier d'illustration incite néanmoins le lecteur – quoique de manière non explicite – à confronter représentations actuelles et anciennes⁸. Environ une carte sur huit publiées dans la *RHAF* est une carte d'époque. La carte peut être, enfin, un moyen d'exploration et de représentation des cohésions spatiales, des forces qui fondent la centralité des lieux, ou qui marquent des ruptures, des zones en marge des courants

8. Un exemple : LABERGE, Alain, « État, entrepreneurs, habitants et monopole : le « privilège » de la pêche au marsouin dans le Bas Saint-laurent 1700-1730 », *RHAF*, 37, 4, p. 543-556 qui fait la page de couverture de ce numéro (titre de la carte : « Premières installations pour la pêche au marsoin aux îles de Kamouraska, circa 1700-1703 », Archives nationales du Québec, Québec). Un exemple de prise en compte des représentations spatiales dans des cartes anciennes : LADOUCEUR, Jean-Paul, « À la recherche des Deux Montagnes », *RHAF*, 52, 3, p. 383-406.

d'idées, des échanges, etc. Si les cartes de localisation ou d'époque sont relativement aisées à réaliser, il en va autrement de la cartographie thématique qui repose sur l'appropriation de méthodes d'abord développées par les géographes. Seulement 10 % des articles de la *RHAF* comportait au moins une de ces cartes (57 % de toutes les cartes).

La figure 1 montre que l'usage de la carte comme outil de représentation et d'analyse n'a pas été constant depuis 1984. Entre 1986 et 1991, en effet, entre le quart et près du tiers des articles comportent au moins une carte. Une seconde poussée a lieu entre 1998 et 2001. Nous aurons l'occasion de revenir sur le sens que l'on peut donner à ces fluctuations. Essayons maintenant de voir à quelle échelle géographique les historiens situent leur objet.

Une deuxième façon de mettre en lumière le traitement de l'espace dans les travaux des historiens est de considérer l'échelle d'observation qu'ils privilégient. Moins directement associé à la géographie et à ses méthodes, ce choix est néanmoins déterminant quant aux orientations générales d'un texte. La répartition des 228 articles de notre corpus selon le point de vue principal adopté par les auteurs dans leurs analyses et leur explication s'établit comme suit⁹ (figure 2) :

Figure 2 – L'échelle d'observation principale dans les articles de la *RHAF* entre 1984 et 2002

9. Souvent l'échelle d'observation est double. Aussi, a-t-il été nécessaire de créer des catégories composites. Par ailleurs, nous avons d'abord créé une catégorie pour l'espace domestique. Trop peu d'articles situaient leur propos à cette échelle. Il a donc été décidé, aux fins de la présentation, de les intégrer à la catégorie « locale ».

Bien que les catégories comportant les échelles locales et régionales aient un poids relativement important (59 %), la diversité des points de vue adoptés paraît l'emporter ici. Ces premiers résultats, nous invitent maintenant à considérer de plus près dans quelle mesure la spatialité est intégrée dans les articles de la *RHAF* des deux dernières décennies.

Le degré d'intégration de la spatialité

Lorsque nous avons commencé cette recherche, nous avions le projet de confronter les articles des vingt dernières années de la *RHAF* avec les catégories élaborées au cours de la même période par la géographie culturelle contemporaine¹⁰. Cette catégorisation peut être résumée succinctement ainsi : 1- le cadre physique, les frontières naturelles et la dotation en ressources relèvent d'un premier niveau, l'espace *donné*; 2- l'espace *construit*, quant à lui, est l'espace transformé par l'activité humaine (on songe ici aux notions usuelles de frontières politiques ou administratives, et, bien entendu, à celle de paysage humanisé); 3- l'expérience de l'espace par les individus et les groupes ouvre sur les micro-espaces et les échelles temporelles (circuits quotidiens, espace domestique), c'est l'espace *vécu*; 4- l'espace *perçu*, enfin, renvoie à l'univers des représentations individuelles et collectives (cartes mentales, imaginaires, etc.) et de l'appropriation symbolique (monuments et autres marqueurs identitaires). Si les mots de la géographie sont repris fréquemment par les historiens québécois, les concepts utilisés renvoient cependant à une géographie des plus classique. Outre le découpage territorial (frontières politiques et administratives ou zone d'influence), on se référera volontiers aux processus spatiaux, notamment en histoire socio-économique (marche du peuplement, marges internes et externes, rapports centre/périphérie, vie de relation, échanges, circuits, etc.). Il n'en va guère différemment du côté de l'histoire culturelle, laquelle connaît une certaine vogue au Québec depuis quelques années. D'excellents articles (sans parler de très beaux livres) ont été publiés, notamment, sur les lieux de mémoire et de pèlerinage, les réseaux intellectuels, le patrimoine bâti ou les pratiques religieuses. Il est remarquable que les analyses portent presque exclusivement sur les contenus (textuels ou picturaux), laissant pour ainsi dire totalement en plan les perspectives spatiales (localisation des monuments, itinéraires, modes et support de diffusion des idées)¹¹.

10. S'ajoute la tension entre les pôles territoire et territorialité ou entre espace et lieu (*space and place* chez nos collègues anglophones). Voir à ce sujet : BAILLY, Antoine *et al.*, *Les concepts de la géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1998, 333 p.; COURVILLE, Serge, *Introduction à la géographie historique*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, collection Géographie historique, 1995, 225 p.; RAFFESTIN, Claude, *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Librairies techniques, 1980, 249 p.

11. En fait, seule une analyse approfondie de chacun des textes aurait pu nous permettre de vérifier dans quelle mesure les historiens s'intéressent non seulement à l'espace construit, mais s'ils explorent – de manière explicite ou implicite – les champs de l'espace vécu ou perçu. Une lecture attentive montrerait que ces catégories s'appliquent

Figure 3 – Le traitement de la spatialité dans les articles de la RHAF entre 1984 et 2002 (Indice synthétique moyen)

L'influence très limitée de la nouvelle géographie culturelle nous a incités à tenter plutôt d'évaluer le degré d'intégration de la spatialité dans les travaux des historiens québécois par le biais de la méthodologie et de la problématique. Notre grille est la suivante : a) *absence* de prise en compte de la spatialité ; b) la référence à l'espace se résume à un simple cadre territorial (l'espace est alors un *donné*) ; c) l'espace fait *partie de la problématique*, c'est un des facteurs pris en compte pour l'interprétation ; d) la spatialité est intégrée à la démarche de *construction de l'objet*, elle est une catégorie fondamentale d'analyse. Comme les éléments de cette grille sont ordonnés (de l'absence à la pleine intégration), il a été aisé de construire un indice synthétique. Chacun des articles a ainsi reçu une cote (de 0 à 5¹²) et une moyenne annuelle a été calculée que nous avons reportée sur la figure 3.

L'évolution de l'indice montre une diminution sensible de l'intégration de la spatialité dans les articles de notre corpus. La courbe de tendance

aux analyses aussi bien qu'aux sources (par exemple, les témoignages qui nous sont rapportés). Toutefois, c'est nous, en quelque sorte, qui ferions le travail, et non les auteurs. On le comprendra, une telle démarche dépasserait largement le cadre d'une démarche exploratoire comme la nôtre. Certains articles seraient pourtant tout à fait passionnants à analyser. Pensons au texte sur l'origine de la désignation « Lac des Deux Montagnes » dont il a été fait mention plus haut ou à l'article de Gilles Lauzon qui explore l'espace vécu des recenseurs et des populations recensés : LAUZON, Gilles, « Cohabitation et déménagements en milieu ouvrier montréalais. Essai de réinterprétation à partir du cas du village Saint-Augustin (1871-1881) », *RHAF*, 46, 1 (1992), p. 115-142. L'ouvrage *La Paroisse*, de la série des Atlas historiques du Québec comporte des textes particulièrement intéressants qui montrent toute la fécondité d'une telle approche. COURVILLE, Serge, et SÉGUIN, Normand, *La Paroisse*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 296 p.

12. Les cotes attribuées selon la catégorie : a(0) ; b(1) ; c(3) ; d(5).

suggère un certain regain d'intérêt en fin de période, ce que la compilation de l'usage de la carte laissait déjà entrevoir (figure 1).

Quel accueil la communauté historienne réserve-t-elle aux recherches qui intègrent davantage l'espace comme catégorie d'analyse? On peut répondre à cette question en prenant comme indicateur les prix remis par l'Institut d'histoire d'Amérique française lors de son congrès annuel¹³. Globalement, cet accueil apparaît tout à fait favorable. En effet, un article sur sept des catégories « dans la problématique » et « construction de l'objet » (un sur quatre pour la douzaine de textes de cette dernière seulement) a été primé, contre un article sur 16,4 seulement pour les catégories « absence » et « donné ». Pour le dire autrement, les auteurs ayant intégré la spatialité dans leur problématique ont reçu neuf des 19 prix annuels décernés par leurs pairs, alors que leurs textes ne comptent que pour un peu plus du quart du corpus. Le bilan paraît néanmoins assez différent si l'on situe ces résultats dans une perspective évolutive. En effet, les articles primés de ces deux catégories sont concentrés durant la période 1984-1990. Depuis 1993, les textes où la spatialité est absente ont même raflé tous les prix. Ces informations confirment à nouveau la tendance au recul de perspectives géographiques chez les historiens québécois qui publient dans la *RHAF* au cours de la dernière décennie.

Avant de voir ce qu'il en est du temps chez les géographes, nous dirons quelques mots des thématiques de recherche privilégiées par les historiens québécois affichant une certaine sensibilité par rapport aux dimensions spatiales des phénomènes qu'ils appréhendent. Quelque 70 des 228 articles de notre corpus ont été classés en fonction d'une grille thématique qui s'inspire largement de celle élaborée il y a quelques années par Gérard Bouchard dans un bilan historiographique sur l'évolution de l'histoire sociale au Québec¹⁴. Un thème principal et, dans la plupart des cas, des thèmes secondaires (129 entrées) ont ainsi été attribués. Au terme de ce travail, nous avons constaté que 23 des 34 thèmes de la grille de classement comportaient au moins une mention, et que ce nombre diminuait à 16 seulement si l'on s'en tenait au thème principal.

13. Chaque année, rappelons-le, le prix Frégault est remis au meilleur article paru dans le dernier volume de la revue. En moyenne, trois articles paraissent dans chacun des quatre numéros annuels. S'ajoute exceptionnellement le prix Brunet remis celui-là au jeune historien qui s'est le plus illustré. Ce prix consacre généralement un ouvrage, mais il arrive qu'il soit remis à l'auteur d'un article paru dans la *RHAF*; cela s'est produit à deux reprises entre 1984 et 2002.

14. Nous avons décidé d'utiliser cette grille afin de préserver une base minimale de comparaison dans le cas où, dans quelques années, un autre chercheur tenterait de faire de nouveaux bilans historiographiques. On se reportera donc à l'article de Gérard Bouchard pour une présentation plus fouillée de chacun des thèmes. BOUCHARD, Gérard, « L'histoire sociale au Québec : réflexion sur quelques paradoxes », *RHAF*, 57, 2 (1997), p. 243-269.

Tableau 1 – Thèmes¹⁵ abordés dans les articles (70) de la RHAF ayant intégré la spatialité dans la problématique (1984-2002)

Thème	Principal	Secondaire	Total
Histoire économique	13	18	31
Agriculture, société rurale	10	5	15
Peuplement, colonisation	10	4	14
Histoire démographique	9	10	19
Famille	7	10	17
Ville, industrie	7	8	15
Religion	2	2	4
Condition féminine	2		2
Éducation, alphabétisation	2		2
Ethnohistoire	2		2
Géographie, environnement	1	17	18
Arts et lettres	1		1
Histoire ouvrière	1		1
Histoire sociale (thèmes généraux)	1		1
Intégration, marginalité, « pathologie sociale »	1		1
Santé, soins, maladies	1		1
Régions		33	33
Autres, divers		11	11
Francophonie hors Québec		3	3
Histoire des idées		3	3
Biographie		2	2
Histoire comparée		2	2
Science et technologie		1	1
Total	70	129	199

On retiendra surtout ici la nette surreprésentation de quelques secteurs de l'historiographie liés aux grands domaines de l'histoire des populations (famille et mouvements migratoires) et de l'histoire socioéconomique (mondes rural et urbain, industrie et économie) de même que la forte présence de perspectives régionales dans les thèmes secondaires. Le poids non négligeable de la catégorie « géographie et environnement » ne surprendra pas, compte tenu des critères retenus pour la sélection des articles considérés ici¹⁶.

15. La liste complète des thèmes de la grille est la suivante : 1- Histoire sociale (thèmes généraux); 2- Intégration, marginalité, « pathologie sociale »; 3- Histoire ouvrière; 4- Ville, industrie; 5- Agriculture, société rurale; 6- Famille; 7- Condition féminine; 8- État, politique; 9- Histoire militaire; 10- Géographie, environnement; 11- Histoire démographique; 12- Éducation, alphabétisation; 13- Religion; 14- Santé, soins, maladies; 15- Ethnohistoire; 16- Science et technologie; 17- Biographie; 18- Histoire comparée; 19- Histoire économique; 20- Archivistique, sources, répertoires; 21- Histoire des idées; 22- Nation, ethnicité, langue; 23- Peuplement, colonisation; 24- Amérindiens; 25- Droits et libertés; 26- Arts et lettres; 27- Mentalités; 28- Francophonie hors Québec; 29- Sports et loisirs; 30- Régions; 31- Histoire générale; 32- Historiographie, épistémologie; 33- Méthodologie; 34- Autres, divers.

16. Nous avons tenté de placer cette distribution thématique dans une perspective évolutive. Aucune tendance significative (recul ou montée de l'une ou l'autre des thèmes les plus représentés) ne devait toutefois ressortir.

Le temps chez les géographes

Comme les autres sciences sociales, la géographie fait face à la polarité opposant les référentiels d'ensemble et leurs expressions particulières. Cette relation est exprimée de diverses manières, notamment entre le global et le local, la structure et la forme, le modèle et le cas. Sur le plan strictement spatial, un phénomène géographique s'appréhende ainsi en référence à des ensembles à grande échelle (situation, modèles généraux), mais se comprend pleinement en tenant compte de ses caractères propres (site, particularités). C'est à travers cette dualité général/particulier et situation/site que le temps est pris en compte. Traité comme dimension du phénomène géographique étudié, le temps est aussi découpé en catégories scalaires : temps long (contexte de civilisation, ère, âge), temps court (contexte immédiat, génération, cycle, conjoncture), l'un et l'autre étant analysés par traitement transversal ou longitudinal. En géographie historique en particulier, l'étude de la dimension spatiale des phénomènes de société donne lieu à la reconstitution des géographies du passé ou à la genèse des paysages, plus rarement à la combinaison des deux¹⁷. D'une manière ou de l'autre, dans quelle mesure les géographes québécois intègrent-ils dans leur démarche la temporalité des phénomènes qu'ils étudient ? L'examen de leur production récente permet d'apporter des éléments de réponse à ces questions.

Le corpus et son traitement

Comme pour la revue des travaux en histoire, celle de la production des géographes repose sur l'exploitation d'un corpus d'articles, à savoir ceux publiés dans les *Cahiers de géographie du Québec*. Fondée à l'Institut d'histoire et de géographie de l'Université Laval en 1952 sous le nom de *Cahiers de géographie*, la revue est devenue les *Cahiers de géographie de Québec* en 1956 avant de prendre son titre actuel en 1978. Publiée au rythme de trois numéros par année (avril, septembre et décembre), c'est de loin la principale publication scientifique en géographie humaine au Canada français, *a fortiori* au Québec¹⁸. Son contenu est ainsi révélateur des préoccupations et pratiques des professionnels de la discipline.

De façon générale, la revue publie entre deux et six articles par numéro, en plus de quelques notes de recherche et de nombreux comptes rendus. Elle apprécie les numéros thématiques, en moyenne un par année (ou un

17. Sur la démarche de géographie historique en particulier, voir COURVILLE, Serge, *Introduction à la géographie historique*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, collection Géographie historique, 1995, 225 p.

18. L'Association canadienne des géographes publie également une revue de géographie humaine (*The Canadian Geographer/Le géographe canadien*), partiellement en français, accueillant des textes produits par les scientifiques québécois. Par souci d'uniformité des corpus (une revue par discipline), ces quelques articles n'ont cependant pas été inclus dans l'étude.

sur trois), qui, s'ils ne portent pas sur un sujet spécifiquement québécois (exemple : hommage à Louis-Edmond Hamelin à l'automne 1996), associent des géographes étrangers à la publication. Ces chercheurs d'ailleurs sont le plus souvent français, avec quelques anglophones (Canada, États-Unis, Grande-Bretagne). Les géographes français publient par ailleurs régulièrement, et signe des temps, davantage depuis les années 1990. Au total, donc, la revue a publié près de 300 textes entre 1984 et aujourd'hui. Pour l'enquête, cependant, seuls ont été retenus les articles ou notes de recherche rédigés par des géographes québécois, soit un total de 190 textes (figure 4), à raison de 2 à 17 par année pour 60 à 340 pages.

Figure 4 – Évolution du corpus, 1984-2002

La diminution tendancielle du nombre de textes s'explique principalement par l'ouverture graduelle des pages de la revue aux auteurs de l'extérieur du Québec¹⁹. Alors qu'ils signaient près du tiers des textes avant 1993, cette proportion passe à 40 % à partir de cette date et atteint même 75 % dans les cinq dernières années examinées. Cette progression reflète d'un côté un certain effet de cohorte (retraite récente de géographes universitaires québécois embauchés dans les années 1960 et 1970, dont une partie seulement a été remplacée) et, de l'autre, la configuration des réseaux scientifiques des comités de rédaction de la revue, particulièrement européens depuis 1997.

Tous les textes ont été examinés (à tout le moins : lecture du résumé, de l'introduction et de la conclusion) et ont été regroupés selon deux cri-

19. L'augmentation abrupte du nombre moyen de pages par article en 1991 s'explique non pas par une volubilité accrue des auteurs, mais par une facture nouvelle de la revue.

tères : l'objet principal de l'article et le degré d'intégration de la dimension temporelle dans la démarche. Le traitement reprend ces catégories.

Les thèmes privilégiés

Sept thèmes principaux ou domaines géographiques ont été retenus : épistémologie et théorie géographique (modèles ou approches en géographie), méthodologie, aménagement du territoire, analyse spatiale, géographie régionale, géographie évolutive et géographie historique. Les thèmes « Épistémologie » et « Géographie régionale » regroupent un peu plus de la moitié des textes (tableau 2). La forte proportion de textes à caractère épistémologique indique bien la vigueur des questionnements et débats en cours depuis quelques décennies relativement à l'évolution de la discipline, son rôle dans la société globale, sa place dans les sciences sociales et ses fondements théoriques (modèles explicatifs et approches). Quelques numéros spéciaux sont d'ailleurs consacrés à l'un ou l'autre de ces aspects : *Idées, idéologies et débats en géographie* en 1985, *Géographie : état des lieux. Débat transatlantique avec Espace-Temps* en 1988, *La géographie humaine structurale* en 1992, *Les territoires dans l'œil de la postmodernité* en 1997. Quant à la géographie régionale, pratique classique de la géographie privilégiant généralement une approche monographique pour expliquer l'organisation d'un territoire donné, elle se maintient au quart des articles (elle affiche cependant un recul à moins de 20 % des textes dans les cinq dernières années). Elle a eu droit aussi à des numéros spéciaux (dont *Lectures de l'Outaouais* en 1989 et *Géographies du Nord : hommage à Louis-Edmond Hamelin* en 1996).

Les autres thèmes regroupent chacun 7 à 15 % des textes. L'analyse spatiale (étude quantitative de la répartition d'un phénomène) et l'aménagement du territoire (géographie appliquée à visée prospectiviste, orientée vers l'aide à la décision en matière d'organisation spatiale), souvent associés, comptent pour près du quart des textes. Le renouveau technologique facilité par la généralisation de la micro-informatique et l'utilisation des systèmes d'informations géographiques a fait en sorte que ces thèmes reviennent plus souvent depuis dix ans. Les textes à caractère méthodologique, de leur côté, se maintiennent à moins de 10 % des articles publiés. Au total, ces quatre thèmes se prêtent à divers niveaux à la prise en compte de la dimension temporelle dans une démarche géographique, davantage dans une monographie locale ou régionale, plus rarement dans une proposition méthodologique. Les deux derniers thèmes, la géographie évolutive (faisant généralement état de l'évolution récente d'un phénomène, souvent à l'occasion de la publication d'un nouveau recensement; sans prétention prospectiviste, mais pouvant l'étayer) et la géographie historique (géographie du passé ou genèse du paysage; un numéro spécial : *Rangs et villages du Québec : perspectives géo-historiques* y est consacré en 1984) sont pour leur part abordés dans un article sur six. Contrairement aux autres thèmes, leur place dans la revue connaît une

baisse appréciable depuis dix ans. Parce que les articles relevant de ces catégories réfèrent explicitement au temps, la diminution de leur fréquence affecte l'évolution du degré d'intégration de la dimension temporelle dans les textes considérés.

Tableau 2 – Distribution des textes selon le thème abordé et la période

	Période				Total	
	1984-1988	1989-1993	1994-1998	1999-2002	Nombre	%
Épistémologie, théorie géographique	26	5	14	5	50	26,3
Géographie régionale	10	22	12	5	49	25,8
Analyse spatiale	4	8	8	9	29	15,3
Méthodologie	8	3	1	5	17	8,9
Géographie évolutive	5	7	2	2	16	8,4
Géographie historique	8	6	2	0	16	8,4
Aménagement	3	6	3	1	13	6,8
Ensemble	64	57	42	27	190	100,0

L'intégration de la dimension temporelle

Comme pour la prise en compte de la spatialité dans les textes des historiens, l'intégration du temps dans les articles de géographie a été codifiée selon quatre niveaux, une cote étant attribuée à chacun d'eux :

- 1 – aucune référence au temps, atemporel (cote 0) ;
- 2 – temps donné (cote 1) : présentation minimale du contexte temporel du phénomène étudié (position sur une ligne du temps) ;
- 3 – temps facteur (cote 3) : fait partie de la problématique comme dimension dynamique du phénomène (évolution, contextualisation temporelle appuyée) ;
- 4 – temps objet (cote 5) : la temporalité fait partie de la définition même de l'objet d'étude (géographie du passé, genèse du paysage, modèle spatio-temporel).

Si les différents thèmes retenus peuvent donner lieu à tous les degrés d'intégration du temps, il va de soi que certains s'y prêtent mieux que d'autres (figure 5). Ainsi, les études de géographie historique et de géographie évolutive présentent naturellement les indices les plus élevés, leur démarche même procédant d'une préoccupation temporelle. Par contre, les articles présentant soit des travaux d'aménagement ou d'analyse spatiale, soit des réflexions théoriques réfèrent sporadiquement au temps alors que les propositions méthodologiques l'intègrent exceptionnellement.

Figure 5 – Intégration du temps selon le thème abordé

Figure 6 – Évolution du degré d'intégration de la dimension temporelle dans les Cahiers de géographie du Québec

Compte tenu de ces variations de l'indice par catégorie, la distribution annuelle des textes selon le thème abordé affecte son évolution générale (figure 6). En dépit de la progression en dents de scie de l'indice, la courbe tendancielle du graphique donne en effet l'impression que les géographes ignorent de plus en plus la dimension temporelle des phénomènes qu'ils étudient²⁰. En fait, elle indique plutôt la raréfaction des textes traitant de

20. Cette apparence est d'autant plus marquée que le premier numéro inclus dans le corpus, un numéro spécial double, est celui de géographie historique.

sujets où le temps constitue un aspect important sinon essentiel du sujet de l'enquête ou de la réflexion. Il reste néanmoins que, après des numéros faisant une large place aux travaux alliant les dimensions spatiales et temporelles des faits de société, l'historicité apparaît de moins en moins présente dans l'univers géographique québécois.

•

L'analyse de la production des historiens et des géographes, telle que révélée par le contenu des deux principales revues disciplinaires québécoises, soulève plusieurs questions de fond. L'ouverture interdisciplinaire largement pratiquée dans les universités québécoises depuis une trentaine d'années, combinée à l'émergence de plusieurs équipes de recherche pluridisciplinaires autour de thèmes fédérateurs²¹, aurait dû favoriser un élargissement des perspectives scientifiques de même qu'une interfécondation des questionnements, des approches et des méthodes. Or, l'examen des deux principales revues consacrées à l'histoire et à la géographie au Québec révèle que l'usage simultané du temps et de l'espace comme catégorie d'analyse a eu tendance à décliner au cours des vingt dernières années, même si une reprise modeste se manifeste en fin de période, du moins chez les historiens.

Diverses raisons peuvent expliquer cet état de fait, certaines conjoncturelles, d'autres plus fondamentales. Sur le premier plan, signalons un fort effet de génération, tant en histoire qu'en géographie. Ainsi, la poussée initiale dans les années 1980 n'est pas sans lien avec les grands travaux d'histoire sociale qui avaient alors cours. Du côté de la géographie, l'intégration du temps était plutôt le fait de quelques géographes historiens actifs dans la recherche sur la genèse des paysages²² ou de géographes régionaux sensibles aux racines historiques des territoires qu'ils étudiaient²³. À la fin des années 1980, ces noyaux initiaux ont soit ralenti – sinon stoppé – la cadence de leur production, soit diminué leurs contributions aux revues savantes, privilégiant d'autres canaux de diffusion comme le livre. Il n'est pas sans intérêt de constater que l'*Atlas historique du Québec* (7 volumes publiés entre 1995 et 2002) a canalisé à lui seul l'équivalent d'environ 120 articles, réduisant d'autant le nombre de textes sensibles à l'articulation spatio-temporelle des faits sociaux qui auraient pu être soumis à l'une ou l'autre des revues recensées.

21. Par exemple, la montée des équipes pilotées par Gérard Bouchard à l'Institut de recherches sur les populations (IREP), Jacques Légaré et Hubert Charbonneau au Programme de recherche en démographie historique (PRDH) ou Normand Séguin au Centre d'études québécoises (CÉDEQ, auquel Serge Courville et Jean-Claude Robert, du Laboratoire de géographie historique, se sont associés en 1993 pour former le CIEQ), mises en place dans les années 1970 et 1980 et caractérisées par la diversité des provenances disciplinaires autour de thèmes comme la formation et l'évolution des populations neuves, le changement socioculturel ou la socioéconomie de l'axe laurentien,

22. Par exemple, Serge Courville, Christian Morissonneau ou Sherry Olson.

23. Nous pensons notamment ici à Louis-Edmond Hamelin, Marcel Bélanger, Joël Rouffignat et à Rodolphe de Koninck.

Il faut signaler aussi que notre période d'investigation a été marquée par une importante diminution des ressources financières dans le milieu universitaire dont l'impact a été particulièrement ressenti dans les champs de l'histoire et de la géographie. Entre 1985 et 1995, en effet, le nombre limité des postes ouverts a entravé le relais intergénérationnel entre les chercheurs établis, souvent en fin de carrière, et les nouveaux chercheurs²⁴. En outre, les budgets des organismes nationaux de financement de la recherche ont diminué considérablement, laissant peu de marge pour lancer des nouveaux projets structurants ou pour constituer les corpus étendus souvent nécessaires aux travaux intégrant espace et temps.

Sur un autre plan, le déclin observé s'explique aussi par l'émergence de nouveaux thèmes de prédilection chez les chercheurs des sciences humaines et par le recul de l'histoire sociale et économique et de la géographie économique et régionale, domaines qui s'étaient justement montrés les plus ouverts aux approches mariant espace et temps. Comme ailleurs dans le monde, ce recul est en partie lié à la perte de prestige des approches macrosociales au profit d'explications centrées sur les perceptions de l'acteur individuel, les représentations, le symbolisme ou l'identité. En géographie, par exemple, on s'intéresse de moins en moins à la genèse du paysage, mais davantage à son esthétique et sa charge symbolique (réelle ou perçue); en histoire, c'est de mémoires individuelles et collectives (avec les problèmes de définition opératoire que ce concept comporte) dont il est question. Ces sujets en vogue se prêteraient pourtant très bien à des approches spatio-temporelles intégrées. L'identité, par exemple, se fonde en bonne partie sur l'expérience – qu'elle soit individuelle ou partagée – du territoire dans la durée. Dans cette perspective, les entreprises interdisciplinaires d'appréhension des faits de société pourraient offrir de précieux fondements empiriques aux interprétations plus subjectivistes des expériences collectives, tout en poursuivant leur contribution aux échanges entre les disciplines.

24. Il faut incidemment noter que la reprise modeste des années 1996-1999 est en partie le fait des étudiants formés par les chercheurs responsables de la poussée initiale.

RÉSUMÉ

Cet article vise à vérifier dans quelle mesure la recherche sur le changement social et culturel dans la société québécoise a intégré l'espace et le temps comme catégories d'analyse fondamentales. L'examen des deux principales revues consacrées à l'histoire et à la géographie au Québec révèle que l'usage simultané du temps et de l'espace comme catégories d'analyse a eu tendance à décliner au cours des vingt dernières années, même si une reprise modeste se manifeste en fin de période, du moins chez les historiens. Diverses explications sont proposées en conclusion : raréfaction circonstancielle des ressources, recul de l'histoire sociale et économique et de la géographie économique et régionale, émergence en corollaire de nouveaux thèmes de prédilection chez les chercheurs des sciences humaines, perte de prestige des approches macrosociales au profit d'explications centrées sur les perceptions de l'acteur individuel, etc.

ABSTRACT

This paper tries to verify to which extent the research on Quebec's social and cultural change has integrated space and time as fundamental categories of analysis. An overview of the two main Quebec's history and geography journals reveals that the simultaneous use of time and space as analytical categories tends to decline during the last twenty years, even though a slight increase, at the end of period, is perceptible, at least in the case of history. Various explanations are proposed in conclusion: incidental scarcity of resources, decline of social and economic history and of economic and regional geography, interest for new subjects in social sciences, decline of macrosocial approaches in favor of explanations based on individual perceptions, etc.